

Marfa, oasis d'artistes

M le magazine du Monde | 27.07.2012 à 12h20 • Mis à jour le 30.07.2012 à 11h16

Par Stéphanie Chayet. Photos Nancy Newberry



C'EST UN VILLAGE CHARMANT ET BIZARRE, un monde à part. En fin d'après-midi, on peut y boire un Spritz (champagne, Campari, eau de Seltz) sur la terrasse encore brûlante du seul restaurant de la rue principale et ne voir passer qu'un camion, puis un vélo, puis, une heure après, un piéton. Il faut faire 40 kilomètres pour acheter des antibiotiques, mais la librairie a un stock de 8 000 titres, dont un dixième au rayon poésie. C'est sans doute le seul village au monde où a été projeté *Trash Humpers*, le dernier film du cinéaste underground Harmony Korine. C'est un village où il est tout aussi probable de ne croiser personne de la matinée que de tomber sur un Prix Nobel, le directeur du MoMa de New York ou Beyoncé.

C'est Marfa, et on n'y passe jamais par hasard. Située dans le désert de Chihuahua, un haut plateau rocaillieux traversé par la frontière mexicaine, cette bourgade du Texas occidental est presque hors d'atteinte. Après un minimum de deux vols jusqu'à Midland ou El Paso (une escale à Houston est inévitable d'où que l'on vienne), il faut encore rouler trois heures à travers un paysage desséché qui semblerait immobile si l'on ne dépassait, de temps à autre, un troupeau de vaches, un squelette de grange ou un abreuvoir à chevaux. Ce n'est pas le Texas du pétrole mais celui des ranchs, aussi vastes parfois que de petits Etats. L'herbe y est jaune et la lumière si intense qu'elle fait pleurer même en hiver. Au bout du voyage : quelques rues qui se coupent à angle droit avant de mourir dans les cactus, un unique feu rouge pendu à un câble, et deux mille habitants qui soulèvent leurs index sans lâcher le volant lorsqu'ils se croisent en voiture et ne verrouillent jamais leurs maisons.

A part peut-être son nom, choisi par l'épouse lettrée d'un baron du rail (Marfa est une servante dans *Les Frères Karamazov*), rien ne prédestinait cette ville fondée en 1880 au milieu de nulle part à devenir une étape obligée sur le circuit de l'art contemporain. Comme le rappellent les interminables trains de marchandises qui la traversent quatre fois par jour dans un hurlement, Marfa fut d'abord une station de ravitaillement en eau pour les locomotives à vapeur de la Southern Pacific. La région était alors connue comme *el despoblado* : littéralement, l'inhabitée. Puis une demi-douzaine d'éleveurs



'installèrent dans les environs avec leurs troupeaux de vaches à robe mouchetée, et elle devint une prospère cattle town (ville à bétail) dotée d'un opéra, d'un grand hôtel et de plusieurs salles de bal. Pendant la seconde guerre mondiale, la base militaire de Fort Russell, en bordure du village, fait culminer la population à 5 000 habitants.

Mais Fort Russell ferme lors de la démobilisation, et une sécheresse catastrophique pour les éleveurs précipite le déclin de Marfa dans les années 1950. Les hôtels font faillite, le supermarché ferme, et des boules d'herbes sèches roulent dans les rues désertes, comme dans les westerns. C'est dans cette ville fantôme que Donald Judd débarque en 1971. Fondateur et théoricien du Minimalisme, cet artiste influent, déjà honoré par une rétrospective au Whitney, s'est lassé de New York, de ses marchands d'art, et surtout de ses musées, symboles, selon lui, de "la culture des nouveaux riches". "Il jugeait que les œuvres y étaient mal installées, galvaudées, de simples prétextes aux bâtiments qui les abritent, explique son ancien assistant Rob Weiner. Il pensait qu'un autre modèle était à inventer."

Les vestiges de la splendeur défunte de Marfa lui fournissent l'infrastructure dont il a besoin pour réaliser son ambition. Comme au Monopoly, il rachète un supermarché, une banque Art déco, plusieurs manufactures et un hôtel désaffectés et y installe sa famille, ses ateliers, sa bibliothèque (12 000 volumes classés par date de naissance des auteurs), ses propres œuvres et celles des artistes qu'il collectionne dans un luxe d'espace et d'austère beauté.

Surtout, il persuade la Fondation Dia, alors financée par les profits considérables de la société pétrolière Schlumberger, d'acquérir la vieille base militaire pour y exposer son travail et celui des contemporains qu'il admire, comme Dan Flavin, John Chamberlain ou Carl Andre. Fort Russell sera leur chapelle Sixtine : des œuvres monumentales créées pour le site y seront installées par les artistes eux-mêmes pour la postérité. Judd y agence ses parallélépipèdes en béton sur près de deux kilomètres, puis il remplit deux immenses dépôts d'artillerie, qu'il modifie pour en embellir les proportions, de cent caisses d'aluminium usiné où se reflètent le ciel et le paysage texans. La Fondation Chinati est née.



AINSI DÉBUTE LA RENAISSANCE DE MARFA. Si Donald Judd en est aujourd'hui crédité, elle n'a pas lieu de son vivant. Retranché au "block", comme il appelle la résidence qu'il s'est façonnée dans une maison d'intendant et deux hangars d'aviation, l'artiste vit en reclus, coupé de la vie du village. "Pour les résidents, Judd n'était guère qu'un hippie en kilt, commente Robert Arber, un imprimeur qui collabora avec lui à la fin des années 1980 (amateur de cornemuse, Judd invitait des musiciens écossais à jouer lors des journées portes ouvertes de la fondation et portait un kilt pour l'occasion). Et Chinati était encore une opération très informelle, un secret d'initiés."

Sa mort brutale, en 1994, va changer la donne. "Don désirait que tout soit conservé in situ, mais il avait 2 000 dollars sur son compte en banque, des millions de dettes, et le marché de l'art venait de s'effondrer", dit son fils Flavin pour résumer la difficulté monumentale de la tâche à laquelle sa sœur et lui sont alors confrontés. Le testament de Judd charge ses enfants de pérenniser son domaine privé, tandis que la responsabilité de Chinati échoit à sa compagne des dernières années, Marianne Stockebrand, et à son assistant Rob Weiner. Leur mission n'est pas moins compliquée. "Les caisses étaient vides, explique Weiner. Pour que la fondation survive, il était impératif de l'ouvrir sur le monde. Il fallait attirer des gens jusqu'à Marfa."

Weiner et Stockebrand commencent par rendre visite à Dan Flavin, avec qui Judd s'était fâché, pour le persuader de mener à bien l'installation de lumière fluorescente que les deux artistes projetaient pour Chinati avant leur

dispute. Lors de son inauguration en 2000, Untitled (Marfa Project) est décrite par le New York Times comme "la dernière grande œuvre d'art américaine du XXe siècle" (grande, elle l'est aussi par la taille, puisqu'elle occupe six anciens baraquements, soit 3 600 mètres carrés). Les mécènes affluent, les pèlerins aussi. Depuis dix ans, ils sont environ 10 000 à visiter Chinati chaque année.

C'est le début d'une nouvelle ère à Marfa : celle des philanthropes. La Fondation Lannan y installe sa célèbre résidence littéraire, attirant dans le village un défilé constant d'écrivains et de poètes. Tim Crowley, un riche avocat de Houston, s'y livre à une frénésie d'acquisitions immobilières digne de Donald Judd, mais dans l'intérêt général. Sur Main Street, il ouvre (et subventionne) une librairie puis une radio publique. Il convertit une ancienne coopérative agricole en salle de spectacle et de projection qu'il met à la disposition de tous les résidents. Il fait aussi ériger, sur une parcelle vacante, un auvent gigantesque sous lequel il installe des tables communales. "Avec un peu d'ombre au milieu du désert, il a créé l'équivalent de la place du village, s'émerveille Robert Halpern, éditeur du Big Bend Sentinel, l'hebdomadaire local. Quelle idée brillante, et pas si onéreuse. Toutes les villes devraient avoir un Tim Crowley."



Depuis, d'autres bonnes fées se sont penchées sur la petite Marfa. En 2003, deux jeunes héritières du pétrole y ont ouvert un lieu d'art à but non lucratif dans une salle de bal des années 1920. Pour Fairfax Dorn, l'une des deux associées, "la belle empreinte laissée par Donald Judd à Marfa enfermait la ville dans son passé. Nous voulions aller vers l'avenir". Avec un budget opérationnel de 800 000 dollars, Ballroom Marfa conçoit un programme ambitieux de concerts, de films et d'expositions, et finance, en mécène, des œuvres de



de grande échelle (on lui doit notamment l'installation Prada Marfa, fausse boutique Prada posée en plein désert). Leur prochain projet : le premier drive-in d'art et d'essai du monde, pour un coût de 3 millions de dollars. "Elles ont introduit le cinéma et la musique dans un univers où les arts plastiques régnaient sans partage, commente Robert Arber. Grâce à elles, Marfa ne se résume plus à Chinati. Elles ont rajeuni et revitalisé la ville."

Fidèles à l'esprit de Judd, pour qui Marfa était "un antidote au mercantilisme de New York", la Fondation Lannan, la Fondation Chinati et Ballroom Marfa sont connues pour leurs projections, lectures, symposiums et même banquets gratuits et ouverts à tous. "Les médias comparent Marfa à Santa Fe, mais c'est une erreur !, s'agace Tim Crowley. Marfa n'a pas de galeries commerciales. Les gens viennent ici pour produire de l'art, pas pour le vendre. C'est un endroit où l'on peut répéter une pièce de théâtre pendant trois ans pour le seul plaisir des répétitions. Un endroit où la librairie programme 60 semaines de films de Fassbinder gratuitement. Un endroit où les jeunes composent de la musique dans des poulaillers."

De passage à Marfa, l'écrivain Rick Moody s'émerveillait récemment d'y avoir partagé son travail avec 120 admirateurs, juste après une lecture publique à New York qui n'en avait attiré que 30. Feist, Keren Ann ou Bon Iver s'y produisent pour des honoraires symboliques. Le village jette sur ses visiteurs un puissant sortilège. "La première fois que je suis venue, j'ai vu un agent de la circulation arrêter un camion pour qu'une tarentule puisse traverser, et j'ai décidé d'acheter une maison", raconte l'artiste Julie Speed, qui n'est pas la seule à décrire un coup de foudre à l'occasion d'une visite éclair. D'autres, comme le



peintre new-yorkais Christopher Wool, sont tombés amoureux de Marfa lors d'une résidence à Chinati. Et ils sont restés.

CLASSÉ PAR VANITY FAIR parmi les "douze artistes qui font de Marfa une destination", Sam Schonzeit n'hésite pas à comparer le village texan à la Mecque artistique que fut le SoHo des années 1970, où il a grandi. "Les distractions sont à la fois rares et d'un calibre exceptionnel pour cette taille de population, dit-il. Et c'est l'endroit rêvé pour s'isoler sans disparaître, car tout le monde de l'art passe par ici." Si Schonzeit n'a jamais été si productif ni médiatisé que depuis son arrivée à Marfa, en 2009, il concède qu'il y a un prix à payer. "Les gens savent tout ce que vous faites, quel est votre vélo, et avec qui vous avez passé la nuit. Pour la vie privée, c'est un peu particulier."

Particulières, les conditions économiques le sont aussi. Certes, le tourisme culturel permet des entreprises d'ordinaire impossibles sur un marché aussi minuscule : la librairie, par exemple, doit 90 % de son chiffre d'affaires à des acheteurs de passage. Mais un village reste un village. L'emploi est rare, et les nouveaux venus cumulent deux ou trois activités pour s'en sortir. Ginger Griffice, une productrice photo qui travaille aussi dans un hôtel et crée des savons "made in Marfa", estime qu'il y est "difficile de gagner sa vie". "La ville donne une impression de torpeur, mais en fait, tout le monde travaille dur", confirment Krista Steinhauer et Adam Bork, propriétaires du camion Food Shark où ils servent des assiettes méditerranéennes à l'heure du déjeuner.

Le fossé grandissant entre le monde des arts et le Marfa "d'en bas" jette aussi une ombre au tableau. Au dernier recensement, la population du village était à 70 % hispanique, et le revenu médian y était inférieur de moitié à celui du Texas. A part le cinéaste Larry Clark, qui vient d'y tourner un film avec des adolescents recrutés dans la rue, rares sont les artistes qui

s'intéressent à ce Marfa pauvre et mexicain. Les Chicanos, de leur côté, ne se mélangent guère aux "chinatis", comme ils appellent sans distinction les nouveaux venus. Le journaliste Robert Halpern le déplore. "Les institutions culturelles font des efforts. Le catalogue de Chinati est traduit en espagnol. Tous les événements sont gratuits. Mais les Hispaniques ne viennent pas. Les deux mondes restent séparés."

Parfois même, ils s'opposent. Un débat sur l'éclairage nocturne a tourné à l'affrontement entre les bobos, qui n'en voulaient pas pour des raisons écologiques et esthétiques ("on ne voyait pas les étoiles !"), et le reste du village, qui réclamait de la lumière électrique. Un compromis fut trouvé. Le prochain contentieux pourrait porter sur l'éducation. Fondée par deux personnalités du monde des arts, une école privée internationale ouvrira à la rentrée pour une vingtaine d'élèves. "Veut-on aider toute la communauté ou éduquer quelques privilégiés ? demande Robert Halpern, dont les trois enfants (comme ceux de Donald Judd, souligne-t-il) ont été scolarisés dans le public. Ce comté est l'un des plus pauvres du Texas, voire des Etats-Unis. Nous n'avons ni pétrole ni gaz, et les ranchers bénéficient d'un abattement fiscal de 90 %. Nos écoles manquent cruellement d'argent."

Mais on ne trouvera personne à Marfa pour regretter l'avant-Judd. Même les vieux cow-boys qui comparent ses sculptures en béton à des systèmes d'irrigation savent que l'artiste a légué davantage à leur village moribond qu'un musée de stature internationale. Il lui a donné un avenir. "Il n'y a pas d'industrie, pas de pollution, mais des dollars gagnés ailleurs qui sont dépensés ici. C'est le modèle économique dont tout le monde rêve", résume Tim Crowley. Et si Marfa finissait par perdre son charme et son âme ? Si un Starbucks, un McDonald's, un Walmart ouvraient ? "La nature est trop rude et l'isolement trop grand pour que le développement économique s'emballer et nous échappe, assure Tim Johnson, le jeune propriétaire de la librairie. On n'est pas près de voir arriver des hypermarchés." Personne n'en doute : Marfa restera Marfa. Avec sa couverture cellulaire instable, ses horaires imprévisibles, ses serpents à sonnette et son soleil implacable.